

Elle était jolie sans être belle, disait-on ; mais elle avait une voix fraîche et sympathique, de beaux yeux noirs, et, au reste, un esprit cultivé. C'en était assez pour la perdre. L'oiseleur tendit le filet, y fit briller comme appâts la fortune et la gloire. Six mois après, elle jouait quelques rôles secondaires sur un théâtre de troisième classe, s'y faisait un nom et plus tard, vers l'époque dont j'ai parlé, elle se trouvait avec une vraie réputation sur l'un des grands théâtres.

Je l'avais vue le soir au théâtre ; je voulus la voir chez elle le matin. Ah ! je n'oublierai jamais cette visite, et, j'en suis certain, l'ami vénérable qui m'accompagnait ne l'oubliera pas non plus. Qu'était devenue cette déesse de la veille ? Une pauvre créature sans forces, sans couleurs, sans cœur, sans cœur surtout. Pour cette âme accoutumée aux émotions factices, les noms de sa mère et de son village n'avaient plus assez de force pour résonner en elle ; le souvenir même de son père n'éveilla chez elle qu'un sentiment théâtral ; son cœur ne palpita pas à la souvenance de ses montagnes. Jamais auparavant je n'avais compris cette parole de Bossuet : "Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais à peine honnête, n'aimerait mieux voir sa fille dans la tombe que sur la scène ?"

Cette pauvre jeune fille semblait, malgré son abjection actuelle, le sentir elle-même. Ses yeux, si hardis le soir, s'abaissaient instinctivement ; sa contenance était mal assurée, et quand, après quelques minutes d'une conversation pénible, je demandai un mot pour sa pauvre vieille mère, j'entendis cette parole qui me glaça : "Et bien, dites-lui la vérité ; dites-lui que je suis misérable."

Mais revenons à notre loge. Pendant que cette scène de poses d'un côté et d'applaudissements de l'autre se déroule devant les spectateurs, un monde d'idées se presse dans l'esprit des jeunes gens qui assistent.

Tout à l'heure, en entrant, cette jeune fille avait jeté un regard presque timide autour d'elle. Sa modestie s'était presque effrayée d'être, sous les voûtes d'un théâtre, au milieu d'une foule compacte et curieuse et ses souvenirs du couvent s'étaient tous redressés dans sa mémoire pour protester contre sa démarche présente. A la vue de la Diva, si hardie et pourtant si chaleureusement applaudie, elle se demande si l'idéal qu'elle s'était formé n'était point une illusion, une hallucination de jeunesse. N'a-t-elle point été victime des contes de bonnes sœurs vouées à la retraite ? Bientôt le doute se changea chez elle en probabilité et même en certitude. La troisième fois qu'elle paraîtra au théâtre, elle prendra la résolution sinon de devenir elle-même une actrice, du moins d'en imiter les manières. Il est si doux d'être applaudi ! En attendant je plains le papa et la maman, quoiqu'ils l'aient bien mérités ; plus tard, je plaindrai le mari et encore plus les enfants !

Quant au jeune homme, il était venu au théâtre avec un sentiment tout aussi honorable pour lui qu'utile pour la société : le respect pour la femme. Elevé sur les genoux d'une mère, caressé par une tante, aimé par une sœur d'abord et ensuite peut-être par une jeune fille chaste et modeste, il avait vu, sous ses diverses formes, la femme passer devant lui avec l'auréole de la dignité et le rayonnement de l'amour le plus pur. Il avait cru qu'il en était de même de toutes les femmes du monde. En face d'une actrice, cette heureuse illusion ne tarde pas à s'évanouir, comme un brouillard du matin. C'est peut-être une vie brisée ! c'est sûrement une vie compromise ! car il est des heures dans la vie où l'illusion est un bien : elle est providentielle.

Le cœur me fait mal ; et la pièce est à peine commencée ! Sortons un moment, la loge est trop fermée. Nous y rentrerons bientôt ; l'intrigue de la pièce et les péripéties du drame nous répéteront la leçon.

GIULIO.

## LA PREMIÈRE SOMMATION

L'avez-vous reçue ?

Elle s'est offerte hier à moi sous la forme du facteur, apportant son *Frère il faut vieillir*, représenté par le calendrier pour l'an d'inconnu 1883.

Ah ! demain c'est la grande chose,  
De quoi demain sera-t-il fait ?  
L'homme aujourd'hui sème la cause,  
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Je me suis rappelé les beaux vers de Victor Hugo et, comme le héros de Murger, je suis resté pensif devant l'almanach.

Mais non pas devant le vieil almanach, celui des lointains souvenirs ; devant le jeune almanach, celui des vagues espérances et des incertaines appréhensions.

De quoi demain sera-t-il fait ? Bien autrement intéressante me paraît être la songerie qu'évoque le mystérieux inconnu.

Pleurs ou rires ? Pluie ou soleil ? Bonheur ou souffrances ? Tout le *pile ou face* de la vie est là, dans ce carton imprimé que vous vend l'employé de l'adminis-

tration des postes, impassible et attendant le *petit pour-boire* qu'il souhaiterait gros.

\* \*

Donc, tout va être bientôt dit sur la pauvre année 1882 qui agonise. Sa remplaçante signifie déjà sa prochaine prise de possession.

Elle sera la bienvenue en somme, car elle ne peut guère nous apporter de plus sombres et de plus humides jours que son odieuse devancière.

Elle conservera, cette année 1882, de pluvieuse mémoire, une célébrité spéciale qui fera pâlir la renommée de 1880, une des dates fameuses de l'averse.

De 1860, sur le compte de qui *Gare l'Eau*, la revue typique, chantait :

Il a tant plu  
Qu'on ne sait plus  
Pendant quel mois il a l'plus plu ;  
Mais le plus sûr c'est qu'au surplus,  
S'il eût moins plu  
Ça m'eût plus plu.

Rien d'ailleurs ne paraît devoir recommander aux circonstances atténuantes cet air lugubre qui nous aspergea.

En politique, des bavardages, encore des bavardages, rien que des bavardages.

En art, une nouvelle œuvre de M. Wagner, hélas !

En finances, des baisses et des déficits.

En littérature *Pot-Bouille*, juste Dieu.

Les deux événements les plus marquants des douze mois qui arrivent à échéance auront été des événements sanglants : le procès Fenayrou par-ci, le procès Peltzer par-là.

La vengeance du mari et la revanche de l'amant. Tout cela peu à l'honneur du progrès des vertus familiales et de l'adoucissement des mœurs.

\* \*

Apprétons-nous donc à laisser 1882 emporter tous nos regrets—ce qui fait qu'il ne nous en restera aucun. Apprétons-nous aussi à fêter 1883.

Oh ! je sais que le début de toute année exaspère par ses mendicités, ses corvées et ses rançonnements.

Déjà il a été arboré aux étalages ; déjà il flamboie dans les réclames, le terrible mot de Damoclès :

*Etreunes ! Etreunes ! Etreunes !...*

Mais pourquoi protester ? On est injuste envers le jour de l'an.

—Le plaisir de donner, a dit un philosophe ancien, est plus grand que le plaisir de recevoir.

Axiome qu'on fera assez facilement pénétrer dans certaines cervelles. Il ne s'agit cependant que de s'entendre.

La suave émotion qu'on peut éprouver en mettant un louis dans la main de son portier échappe évidemment à l'analyse. Mais que de compensations !

Ne serait-ce que la joie naïve des bébés !

Quel charmant tableau que ces petites mains qui s'accrochent aux polichinelles, que ces toutous roses qui sourient aux bambins, que ces yeux tout pétillants de convoitise, que ces sourires qui montrent les belles petites dents !

On viderait toute sa bourse pour donner ces heures de vrai bonheur aux pauvrets qui ne connaîtront que trop tôt les amertumes d'ici-bas !

\* \*

C'est comme la carte de visite, une honnie, une vilipendée, une méconnue...

Ne force-t-elle pas à avoir de la mémoire—à défaut de cœur ?

C'est bien quelque chose, et il faut savoir se contenter de peu en notre temps d'égoïsme enfiévré.

L'oubli pousse de toutes parts comme une mauvaise herbe.

Le jour de l'an vient en arracher un peu.

Que d'anciens amis dont les besoins de la vie ou l'indifférence vous séparent et à qui cette date vous fera penser malgré vous !

C'est la grande revue des délaissés.

—Tiens ! ce brave X... qu'il y a longtemps que je ne l'ai vu. Je vais toujours lui envoyer ma carte. Ça lui prouvera que je me rappelle le bon temps de notre intimité.

Et il n'en faut pas davantage, parfois, pour remettre à des désunis la main dans la main.

Arrive donc, jour de l'an nouveau. Arrive, année 1883, débutante de la future première représentation.

Comme tu ne pourras guère faire plus mal que celle qui s'en va, il est permis d'espérer que tu feras peut-être mieux !

PIERRE VÉRON.

Les autorités militaires des Etats-Unis commencent à suggérer l'enseignement de l'escrime à l'école de West-Point. Cette idée ne leur était jamais venue encore. Seulement, le général Grant est d'opinion que l'épée est absolument surannée, et que ce serait une absurdité de lui accorder la moindre attention, maintenant que toutes les autres nations l'abandonnent.

## ÇA ET LÀ

Le capitaine Gill, tué récemment par les Bédouins, était très riche et il devait sa fortune à une bonne action. Un jour il sauva la vie à un vieux gentilhomme qui allait être victime d'un accident quelconque dans la rue, et ce vieux monsieur lui témoigna sa gratitude en lui laissant une fortune.

\* \*

Il y a en Angleterre, un vieil officier qui a eu connaissance de toutes les batailles auxquelles sa nation a pris part. C'est le général George McDonald, qui est encore dans le service comme colonel du régiment de Bedfordshire, et qui vient d'atteindre sa 98<sup>ème</sup> année. Lors de la bataille de Trafalgar—1805—il était enseigne ; en 1812 il assistait au siège de Tarragone, en Espagne. Deux ans plus tard, il vint au Canada, mais il retourna en Europe assez tôt pour se trouver à Waterloo, où il reçut trois blessures.

\* \*

Le prince de Galles vient de l'échapper belle. Quelqu'un s'est mis en tête de lui offrir une bombe, comme trophée de l'expédition d'Egypte. Elle fut donnée en soin à un nommé Frederick Mustowe, aux ateliers de Nordenfelt, à Londres, parce qu'elle devait être montée de quelque manière avant d'être présentée au prince ; mais avant que l'ouvrier eut eu le temps de la préparer, elle fit explosion, le blessant grièvement. Est-il un fou, enfermé dans un asile, aussi fou que celui qui a eu la singulière idée d'offrir à quelqu'un une bombe chargée ! En tout cas, l'héritier présomptif du trône d'Angleterre a bien failli être réduit en miettes royales.

\* \*

Pendant la visite récente du duc et de la duchesse d'Edimbourg à la fête musicale de Bristol, un conseiller de la ville donna un exemple de loyalisme qui rappela aux spectateurs sir Walter Raleigh, en imitant l'action devenue historique de ce malheureux courtisan. La pluie avait rempli de boue les rues de Bristol et comme la duchesse, en descendant de son carrosse, allait mettre le pied sur un pavé sale et glissant, ce conseiller a ôté son pardessus et l'a jeté à terre devant elle pour lui servir de tapis.

\* \*

L'autre jour, un curieux hasard a mis en présence deux personnages qui ne s'étaient pas rencontrés depuis bien des années ; probablement qu'ils ne le désiraient pas non plus. Le duc d'Aumale allait de Chantilly à Paris, et il s'était, comme d'habitude, réservé un compartiment. En arrivant pour l'occuper il vit une voiture portant l'étiquette *réservée* ; il crut que c'était la sienne et il entra. Mais il s'aperçut aussitôt qu'elle était occupée par deux dames. Surpris, il allait s'enquérir auprès du conducteur, quand il reconnut en ces dames, l'impératrice Eugénie et la duchesse de Mouchy, qui se rendaient auprès du général Ney, alors mourant. Le duc se trouva si embarrassé qu'il se hâta de les saluer et se retira tout confus pour chercher son propre compartiment.

## NOS GRAVURES

### Le bateau électrique

Le problème de l'électricité employée comme moteur a longtemps passé pour une utopie digne de faire cortège à la quadrature du cercle et à la direction des balons. Or, et c'est là une des surprises que nous a réservées l'électricité—nous en verrons bien d'autres—le problème est aujourd'hui complètement résolu pour la locomotion terrestre. Un tramway électrique accomplit chaque jour un service régulier aux environs de Berlin.

Sans entrer dans des explications techniques ardues, nous dirons que la solution est due à un fait récemment découvert et fécond en applications, qu'on appelle, pardon pour ces grands mots, la *réversibilité* des machines *dynamo-électriques*. Cette accumulation de syllabes signifie simplement ceci : Si vous mettez en mouvement une machine dynamo-électrique, vous obtenez une production d'électricité. Réciproquement, si vous électrisez une de ces machines, vous obtenez du mouvement.

C'est là le principe heureusement mis en œuvre à Berlin par MM. Siemens, et qu'il s'agissait d'appliquer à la navigation.

Dans le bateau que nous représentons, l'électricité est produite par des piles à auges. Une première machine de Siemens est actionnée ; elle produit à son tour une quantité plus considérable de fluide et influence une deuxième machine, qui tourne en vertu de la réversibilité et met en mouvement l'arbre de l'hélice. Le mécanicien est placé de manière à serrer des freins, à interrompre les courants et à diriger en même temps, au moyen de la roue disposée devant lui, la marche de l'embarcation.

St-M.